

L'ÂGE DU SOUVENIR

par Halenson

« Les délices perdues ont l'âge du souvenir... »

Béatrice Didier.

La scène se passe chez moi. MacAbiaut est venu m'engueuler. Ça lui arrivait, souvent, de venir me voir, en coup de vent, et de discuter de choses et d'autres. Mais cette fois là, il était vraiment en colère, le Détective :

« Non, mais qu'est-ce qui t'a pris ? Ça va pas bien la tête ! me dit Mac dès que je lui eu ouvert la porte.

- Quoi ? demandais-je à MacAbiaut.

- Ben... tout, de traiter Francis Canne de chèvre, de dire qu'il bave... T'es devenu fou, ou quoi ?

- C'était pour faire drôle... tentais-je d'argumenter.

- C'est pas drôle du tout, reprit MacAbiaut. Il m'a vachement aidé la dernière fois¹, je pensais que tu l'écrirais. Déjà qu'il a pas beaucoup d'humour...

- Là c'est toi qui dit une vacherie sur Francis Canne, voulus-je souligner de manière quelque peu perfide, il est vrai.

- Il est venu m'engueuler, moi, MacAbiaut, dès mon retour, en me disant que j'avais pas le droit... d'écrire des trucs comme ça sur lui.

- C'est pas grave, affirmai-je avec aplomb.

- Comment ça, c'est pas grave ! dit Mac, en colère. Mais si c'est grave : y'a pas que Canne, y'a aussi l'aut' neuneu *et sa copine*...

- Sinistre ? C'est pas un neuneu, dis-je en souriant.

- Oui, Sinistre ! Grishka Sinistre. Ils ont fait un pastiche et il me traite de rat, vitupéra MacAbiaut.

- Moi aussi, ils me comparent à un rat, répondis-je à Christophe, et j'en fais pas une misère.

- Et puis c'est quoi cette idée de publier mon aventure dans *Parallèle*. Personne l'a lu, ce torchon, rétorqua MacAbiaut, qui tenait à sa publicité.

- Ben si, Canne, il l'a lu, répliquai-je habilement.

- T'arrêtes de te foutre de ma gueule, conclua Mac. »

Mac était vraiment en colère. A peine rentré d'Indonésie, il était venu chez moi, pour me dire tout ce qu'il pensait du rapport que j'avais écrit sur sa dernière aventure, que j'avais intitulée *Délices perdues*. Il n'aimait rien : ni le titre, ni mes descriptions de « Francis Canne », ni la fin, qu'il trouvait bâclée. Et il était venu me le dire, chez moi, rue Duret.

¹ Voir *Délices perdues*.

« Il n'y a que Anne, Margot et Romain qui trouvent ça drôle, disait-il.

- Quel Romain ?

- Gr.*** ! Celui que tu appelles *Viagra* !

- Jamais je l'ai appelé *Viagra* ! protestai-je.

- Tu vois ce que ça fait comme effet de dire des choses fausses sur les gens ! »

Christophe était assez moraliste, en plus d'être détective. Ça ne le différençait pas trop de Francis Canne. Même, physiquement, ils étaient proches : l'un et l'autre étaient un peu voûtés, mais Canne avait une tête de plus (peut-être pas plus pleine, mais je ne sais pas). Francis Canne avait les cheveux châtains, ceux de « Mac » étaient bruns, plus long aussi, et pas coiffés. Canne était de plus en plus précieux (ça permettait de le distinguer des informaticiens), Mac éternellement habillé d'un jean-ticheurte.

Mais dans les *Aventures*, l'un était héros, l'autre un simple second rôle.

C'est alors que nous entendîmes un cri à nous glacer le sang.

Chapitre Un : Un crime à nous glacer le sang

« C'est grâce à une gigantesque magouille que je fut élu à l'Académie française... »

Baptiste Coulmont, *Comment je suis devenu Prix Nobel* p.217.

Nous sortîmes brutalement de chez moi : sur le palier, un cadavre commençait à devenir cadavre. Ses yeux, au cadavre, nous regardaient, clignèrent une dernière fois, puis semblèrent se figer. Du givre se forma sur les cils. Le visage devint bleu. C'était Stéphane Recsonat, l'homme à tout faire de Guyard, le directeur de l'ENS.

Christophe et moi nous regardâmes en silence. J'étais en train de trouver étrange que, à chaque fois que je croisais Christophe, un meurtre, un enlèvement... se produisait, mais je savais que je n'étais pas le seul à le penser. Qu'allait dire Guyard, maintenant que son homme lige, chauffeur, adjudant, avec sa gueule de « fils du directeur » et son téléphone portable... était mort, gelé.

L'oreille avertie de Christophe, sans doute, dut l'avertir d'un danger : il se précipita vers l'escalier et monta rapidement les étages. Il crut voir, deux étages plus haut, une ombre, une main qui s'accrochait à la rampe, mais l'ombre avait disparu, sur les toits de Paris, quand Mac y parvint.

« Qu'est-ce qu'on fait, demandais-je à Mac.

- Il faut appeler la police. »

Mais nous n'eûmes même pas le temps de le faire. Alertée par les bons Français de l'immeuble, elle montait déjà les escaliers : dans le XVIe, la police était très rapide.

« Alors, tapage nocturne ? nous dit le brigadier en nous regardant, l'air revêché. Coma éthylique, dit-il en jetant un coup d'oeil au cadavre et, l'air peu amène, faisant signe à son sous-fifre que les jeunes de nos jours c'était...

- Non, cadavre, meurtre par glaçage, répondit Mac au brigadier, en lui tendant sa carte d'agent secret. »

Le brigadier (c'était peut-être un sergent ou un inspecteur) eut un éclair de colère dans les yeux, avant de voir que, en effet, les parties visibles du corps allongé à terre étaient bien bleues, et qu'un stalagmite de sang glacé pendait du nez de Recsonat.

« Ah ?, trouva-t-il à dire. »

*

Christophe, après avoir relevé les maigres indices, une fois le corps emmené à la morgue, repartit chez lui. J'avais en effet un oral d'agrégation quelques jours après et je souhaitais me reposer, un peu. Toutefois, je dormis mal cette nuit là, cet assassinat, à deux pas de chez moi, me faisait froid dans le dos, et Christophe commençait à m'inquiéter : des sautes d'humeur continues, l'air toujours endormi... surtout depuis qu'Anne et lui ne...

« Allo, M. Halenson ?

- Moui... machonnais-je dans un demi-sommeil.

- Ici la morgue de Paris, vous pouvez venir ? C'est au sujet de M. Recsonat.

- Mmmmh... Quoi ?

- Il y a quelque chose pour vous.

- Bon, si vous me dites où est la morgue, je peux venir. »

La morgue de Paris était un bâtiment dépendant du ministère de l'intérieur. Et, paraît-il, c'était la seule morgue du monde qui ne se trouvait pas en sous-sol. De grandes fenêtres éclairaient la salle où les morts attendaient une éventuelle autopsie. Le médecin légiste, apparemment, m'attendais :

« C'est vous, Halenson ? MacAbiaut m'a beaucoup parlé de vous.

- Vous connaissez Mac ? demandais-je naïvement au petit homme grisonnant, au teint frais.

- Oui, j'étais son prof de médecine légiste, l'année dernière. Il est passé, tout à l'heure. Il est devenu très fort, mais nos deux intelligences conjuguées n'ont pas abouti à apporter une solution à ce mystère.

- Quel mystère ?

- La mort de M. Stéphane Recsonat : il est tout simplement devenu un glaçon, et sa température reste constante, environ quatre degrés en dessous de zéro. Rien à faire. Même un chalumeau, ça ne change rien au problème.

- C'est étrange, acquiescè-je. En effet, c'est très étrange.

- Et pourtant... *il est encore vivant*, me dit le médecin.

- Voilà qui... est plus qu'étrange, bafouillai-je. Mais... pourquoi m'avoir fait venir, précisément, dis-je en frissonnant quelque peu.

- On a retrouvé ça dans la poche de son veston. »

Ça, c'était un carton d'invitation, de Guyard, dans une enveloppe de l'école, à mon nom. Mais, si mon nom était encore visible, ce n'était pas le cas du texte du carton, qui semblait avoir coulé, comme trempé dans de l'eau. Le médecin, Monsieur Chapuis, m'expliqua que c'était le seul papier qu'il avait retrouvé sur Recsonat. Pas de carte d'identité, rien.

« Heureusement que Mac et vous étiez là sinon, il aurait été plus difficile de l'identifier. Surtout qu'il n'a ni femme, ni enfant, ni parents... Ou, du moins, on n'a pas été fichu de les retrouver encore. »

Et, disant ça, le médecin se tourna vers les fenêtres. C'est alors que je vis que, derrière lui, était allongé, sur une table d'opération, le corps bleu et nu de Recsonat. Il était resté dans la même posture qu'hier soir, sur le ventre, le bras droit replié sous lui, le bras gauche légèrement tendu...

« Qu'est-ce que vous avez trouvé, sur lui, alors ?

- Ben... pas grand chose. Le papier que je viens de vous donner... et surtout, il manque un truc.

- Un truc ?

- Oui, il manque la dernière phalange du pouce de la main droite. Apparemment coupée, avant qu'il ne meure... »

Je ne pus en apprendre davantage. Je retournai travailler mes oraux.

Pendant ce temps, Mac tentait de chercher la solution à l'Ecole normale supérieure. Il avait des doutes, il pensait que le meurtrier n'était pas bien loin.

« Tout ceci se tient... mais qu'est-ce qui fait tenir tout cela ?

- T'es chiant quand tu crois faire de la philosophie, disait Anne à Mac. C'est simple : Recsonat est mort, tu n'as pas d'indices, alors comme tu ne connais que l'Ecole, tu penses que la solution est ici.

- Ah ! Je ne connais pas que l'ENS, je reviens d'une mission secrète en Indonésie ! Si Suharto est tombé, c'est un peu grâce à..

- C'est ça... C'est ça... Tu peux toujours essayer de me le faire croire. T'avais même peur des chômeurs, quand ils sont venus, alors l'armée de Suharto, hein ? »

Mac et Anne se séparèrent sur un constat de désaccord majeur. Anne partait faire une colle d'agrèg avec Cathy Morsbihan, Mac interroger Stéphane Guyard, le directeur... Et surtout, le prévenir de la mort de Recsonat.

« Bonjour, Anne-Marie, dit-il à la secrétaire de Monsieur Guyard. Il est là ?

- Bonjour Monsieur MacAbiaut... euh... non, pas vraiment.

- Il n'est vraiment pas là ?

- Ca serait mieux de faire une lettre adressée à Monsieur le Directeur, il pourra vous répondre. »

Anne-Marie regarda vers le bureau de Guyard. Voyant qu'il avait réellement l'air de ne pas être là, elle lui glissa comme une confidence :

« Il parle avec Toni Morisson, la prix Nobel.

- Ah... la pauvre. »

La porte du bureau de Guyard s'ouvrit alors, et le détective-élève ainsi que la secrétaire virent nettement le dos du directeur :

« Yes, of course i'm agree with you. No... That is not what i mean... Yes, you see what... Of course. You are right... I'm always saying the scholars are right, and you are

like... Anne-Marie, dit-il en se tournant vers sa secrétaire, Est-ce que vous pouvez appeler Recsonat pour qu'il reconduise M^{me} Morisson à son hotel.

- Son portable ne répond pas, Monsieur le directeur.

- C'est normal, il est mort, dit Mac en regardant Guyard dans les yeux, à la fois pour lui montrer qu'il ne plaisantait pas et pour essayer de savoir si le directeur n'avait pas quelque chose à voir dans ce crime... »

Stéphane Guyard sembla réfléchir un moment, puis referma rapidement la porte de son bureau, laissant Toni Morisson seule :

« Non, pas aujourd'hui, pas maintenant, pas lui. C'était... Il... Je n'ai même pas eu le temps de..., dit le directeur en s'asseyant sur une des chaises. Pourquoi c'est toujours vous qui m'apprenez les mauvaises nouvelles. C'est arrivé quand ? Oh... Morisson ! »

Guyard lui dit que le chauffeur ne viendrait pas... La prix Nobel sortit alors, l'air heureuse, du bureau du directeur. Elle s'arrêta un moment devant le détective, et lui murmura « McAbiaut, isn't it ? », avant de sortir. Mac, ensuite, expliqua ce qu'il savait au directeur.

Au même moment, Anne, devant Cathy Morsbihan, tentait de dire son exposé. Margot Zidi, à côté de Anne (elles étaient dans le même groupe de travail), attirait malheureusement toute l'attention de Cathy :

« Je suis trop *chaude*, disait-elle en roulant des yeux vers Margot. Ça va me faire du bien, votre soirée film en plein air dans la cour aux Ernests, jeudi prochain. Parce qu'en ce moment... hou là là, je n'arrive plus à dormir, le soir... Il me manque un ho...

- Margot, Margot ! interrompit Romain Desrousseaux en ouvrant brutalement la porte du bureau de Morsbihan. Le proje du ciné-club a disparu...

- Groumph ! grogna Anne en cachette. C'est pas maintenant que je vais réussir à faire mon exposé, moi. Et puis, avec Julien qui rentre bientôt, ça va être difficile de travailler, soupirait-elle en silence.

- ... un oreiller, je crois, poursuivit Cathy Morsbihan, ravie de voir arriver ce grand brun. Romain... j'ai quelque chose à vous montrer, dit-elle en souriant. »

Un silence. Margot regarde Anne de coin, Romain ne sait plus quoi faire.

« Regardez, c'est du *Old Old Whisky*, sort-elle d'une glacière. Vous en voulez un peu ? »

Romain n'était pas homme à refuser. Anne avait besoin de calmer sa colère. Margot, soulagée, accepta un verre. Romain s'assit sur le divan-lit qui trônait au milieu du bureau de la professeur de stylistique. Cathy servit quatre verres, et mit, dedans, les glaçons qui se trouvaient dans la glacière, d'où sortait la bouteille.

« Je l'ai acheté en Ecosse l'autre jour, et je m'étais dit qu'il fallait que je vous en fasse *goûter*, disait-elle en suçottant le glaçon qu'elle jeta, d'une pichenette, dans son verre.

- C'est gentil, répondit, quelque peu troublé, Romain.

- Oh... juste un doigt, pas plus, dit Margot, qui ne voulait pas être bourrée. »

Ils burent pendant que Cathy, comme à son habitude, racontait des petites anecdotes. Ils en vinrent, en fin de verre, à parler de la mort, par glaciation, de Recsonat.

« Il avait de jolies fesses, dit en clignant des yeux Cathy. Je vous dis ça parce qu'on est entre filles... Oups, je vous avait oublié, Romain (l'alcool faisait son effet). »

Son verre était fini. Il ne restait qu'un gros glaçon blanchâtre que Cathy, un peu ivre, faisait tourner dans le fond de son verre.

« Et hop ! directement dans la bouche, dit-elle en buvant le glaçon. Quelle jouissance ! »

Les trois amis l'entendirent croquer le glaçon... Mais une expression étrange se peignit sur le visage de la stylisticienne, et elle recracha le glaçon.

C'était le pouce manquant de Recsonat. (Beurk !)

Les trois compères, surmontant leur dégoût, regardèrent dans leurs verres. Leurs glaçons achevaient tranquillement une vie éphémère, sans révéler de doigt glacé...

« C'est sûr, ça jette un froid, ce doigt, mais faut pas vous en faire, ce sont des choses qui arrivent, dit, faussement amusée, Mlle Morsbihan.

- C'est dégoûtant ! cria Margot. Vous pourriez vérifier ce que vous mettez dans nos verres, quand même... Nos glaçons ont trempé dans votre glacière, avec ce... ce *pouce* !

- Et Julien qui arrive demain, pensait tout bas Anne... Ca va rien arranger ça, soupira-t-elle d'un air renfrogné. »

Anne, perdue dans ses pensées grincheuses, se pencha vers le doigt, qui commençait à se réchauffer. Elle se demandait si, par hasard, ce n'était pas le doigt de Julien. Mais prenant conscience de la bêtise de ses pensées et du fait que tout le monde la regardait, le nez sur le doigt, elle se redressa.

« Bon, ben qu'est-ce qu'on en fait, de ce doigt ?

- Faut le mettre dans un sac en plastique et le remettre dans la glacière, proposa Romain. C'est ce qu'il faut faire pour une greffe, justifia-t-il, devant les regards étonnés de ses amies. Je peux me réserver, il est bon ce Whisky.

- Il vaudrait mieux mettre la glacière dans un des congélateurs du Pot, pour être vraiment sûr que ça va pas se décongeler, proposa Cathy. »

Ils sortirent du bureau de Morsbihan avec la glacière, et se dirigèrent vers le Pot. Ils croisèrent Mac qui sortait du bureau de Guyard :

« On m'a mis un doigt... !! dit Morsbihan en sautant sur MacAbiaut...

- On a trouvé un doigt dans un glaçon, précisa Anne.

- Un pouce ?

- Oui !

- Comment ça s'est passé ? D'où vient la glacière ? demanda Mac à Cathy. »

La stylisticienne eut du mal à avouer qu'elle avait trouvé la glacière devant l'Ecole, hier soir, et que, ne voyant personne autour, avait décidé de l'emprunter.

« Il n'y avait personne. J'ai crié... *Youhou ! A qui c'est la glacière ?* Mais personne n'a répondu. Alors je l'ai prise pour mettre la bouteille de Whisky, c'est tout simple.

- Mais vous avez attendu longtemps avant de la prendre ?

- Ben... cinq minutes, cinq-six minutes.

- Vraiment ? dit Mac, soupçonneux.

- Euh... je crois... Il ne faisait pas très chaud, dehors, alors je ne suis peut-être pas restée longtemps. »

La scène s'était passée vers 22 heures, la veille. C'est à dire à peu près trente minutes avant que Recsonat (dont c'était bien entendu le doigt) ne vienne mourir devant chez moi. Ca ne fait que renforcer le mystère, pensait Mac qui trouvait que l'idée de mettre la glacière dans les congélateurs du Pot n'était pas une mauvaise chose.

Chapitre Deux : L'Enquête débute

« Parfois je croyais ma force et mon activité redoublée, il me semblait tout savoir, tout comprendre ; l'imagination m'apportait des *délices* infinies. En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudrait-il regretter de les avoir *perdues* ?... »

Nerval, *Aurélia*, Première partie, Chp1, 2e §.²

La chambre qu'occupait Recsonat au dernier étage de l'Annexe, une chambre de service toute simple, était à l'image de feu son occupant. Un rechargeur de batterie de téléphone portable trônait sur une table basse, à côté d'une épingle de cravate. Dans la petite salle de bain, spray coiffant, brosse à cheveux, déodorant viril. Une photo, dans un cadre, deux petits vieux assis, sous un saule, devant une maison basse. Sûrement ses parents, pensait Mac. Dans la table de nuit, deux vieux *Playboy*, un *Figaro Magazine* un peu plus récent.

Le détective fut surtout surpris par le matelas à eau, quand il s'assit sur le lit pour réfléchir. Au rythme lent du balancement maritime du matelas, il laissa son esprit divaguer, devant le paysage mouvant qu'offrait cette chambre. Il remarqua le frigo.

Vide, à part une bouteille de *Smirnoff* et un bac à glaçon, vide, dans le petit congélateur. Rien à tirer de cette chambre, se dit Mac, qui recueillit tout de même dans un petit sachet plastique les gouttes coagulées de sang autour du rechargeur de batterie de téléphone portable, en sachant qu'il n'aurait rien de plus que la confirmation de ce qu'il pensait : c'était le sang de Recsonat.

La fenêtre donnait sur l'entrée de l'Ecole. Mac prit alors conscience, en voyant confluer un grand nombre d'élèves, que l'heure du Pot s'approchait. Il préféra alors

² Je remercie Anne François de m'avoir indiqué ce passage de l'oeuvre de Gérard de Nerval (NDLA).

laisser de côté son enquête pour aller prendre la température, l'ambiance des élèves et des agents de service.

« Vous êtes sur une piste ? demanda l'agent qui ramassait les tickets, à l'entrée du Pot.

- Pas encore... je peux rien vous dire, répondit tristement Mac.
- En tout cas, on a mis le pouce en sécurité, à côté des sorbets.
- Ah, vous me rassurez, merci, dit Mac. »

Anne et Margot étaient en train de raconter à deux voix leur colle avec Cathy Morsbihan.

« Et alors elle a sorti un doigt congelé de sa bouche...

- Et elle a dit : « Ca jette un froid, hein ? », poursuivit Margot pendant que Anne mangeait ses tomates.

- Tu penses que ça a un lien avec l'assassinat de Recsonat ? demanda Benni à Mac.
- Bonne question. Tu pointes *le véritable problème*. Comment se fait-il qu'un pouce congelé (celui de Recsonat, soit dit en passant) se retrouve dans le whisky de Morsbihan ? A mon avis, Recsonat s'est (par maladresse ?) coupé le pouce et il l'a mis dans une glacière, pour pouvoir se faire soigner. Mais il s'est vraisemblablement éloigné un moment de sa glacière, et Morsbihan, passant par là, l'a empruntée...

- Elle était où, la glacière ?

- Devant la grille, à l'entrée de l'Ecole, d'après ce que Morsbihan m'a dit.

- Mais pourquoi Recsonat s'est éloigné de son pouce ? je ne comprends rien du tout, protesta Benni.

- Oui, c'est complètement ridicule, ton histoire : tu ne sais rien, alors t'inventes des bêtises ! Ca a toujours été comme ça, d'ailleurs, tu n'a jamais rien résolu que par hasard ! dit Anne, en colère.

- Non, c'est pas vrai, répondit le détective normalien. Voilà : je pense que Recsonat avait oublié son téléphone portable, et qu'il est remonté chez lui le chercher (il y a des traces de sang sur le rechargeur, ce qui veut dire qu'il a pris le portable *après* s'être coupé le doigt).

- Et *pourquoi*, alors, il est venu chez Halenson ? demanda Anne.

- Je ne sais pas encore... mais je cherche, je cherche.

- C'est bien ce que je disais... tu sais rien. »

Le visage renfrogné de Anne toutefois, s'éclaira visiblement quand elle aperçut, entrant dans le Pot, le moumouteux faulknérien, son ami angliciste, celui qui lui avait permis de montrer à Mac ses talents de détective... Julien !

Elle ne le laissa pas arriver jusqu'à leur table : tout de suite, elle se leva, se dirigea vers Julien et lui fit rebrousser chemin.

« On s'en va, viens !

- Mais... mais, on va où ?

- Dans un petit village, chercher les parents de Recsonat !

- Mais c'est qui, Recsonat ?

- Un mort, je t'expliquerai en chemin, dit Anne d'un ton qui n'admettait pas la contradiction.

- Oh ! non, c'est pas encore une histoire avec MacAbiaut ! Je suis parti deux ans à Harvard pour y échapper, et dès que je reviens... Non ! »

MacAbiaut en avait assez dit pour que Anne se doute que les parents de Recsonat étaient au centre du mystère... et elle était décidée à en savoir plus que lui, tout de suite. Ils montèrent à l'annexe, et Anne sortit de son sac à main, un pied de biche.

« Tu as un pied de biche dans ton sac à main ! s'étonna Julien.

- Oh, la ferme, il faut qu'on entre dans la chambre de Recsonat. »

Cela ne prit que trente secondes, et, deux minutes plus tard, ils avaient trouvé l'adresse des parents de Recsonat.

Juste après le dessert (du sorbet), Mac prit une décision qui changerait profondément le cours des événements (mais il ne le savait pas). Il allait essayer d'enquêter « profondément », et il commencerait par Mme Alacin, chef des agents. Petite, méfiante, soupçonneuse, Mme Alacin avait, lentement, gravi les échelons qui mènent à la situation de chef. Elle était entrée à l'Ecole, comme simple agent de service, à peu près au même moment que M. Granbuffdö, le bibliothécaire, et, l'un comme l'autre en étaient peu sortis, ensuite. Si ce n'est pas peu dire de souligner que l'un comme l'autre ne se croisaient qu'en commission « cadre de vie », il faut insister que si l'un était la mémoire littéraire de l'Ecole, mettant dans des boîtes d'archive ce qui lui tombait sous la main, l'autre était la mémoire travailleuse de l'ENS, connaissant du bout des doigts les CV, le nombre de frères, de soeurs, d'enfants, de femmes, d'amants... de la petite centaine d'agents sous sa direction.

Son bureau était situé non loin des casiers des élèves, ce qui permettait une discrète mais efficace surveillance.

« Bonjour M. MacAbiaut... je me doute des raisons de votre visite. Vous avez une piste ?

- Euh... non, pas vraiment...

- C'est pas pour une salle que vous venez ? Non, parce que si c'est pour une salle, il faut me faire une lettre, et au moins une semaine à l'avance, parce que...

- Oh, non, ne vous inquiétez pas, c'est pas pour une salle, c'est au sujet de Recsonat. Vous devez savoir pas mal de choses sur lui, non ?

- Hmm ? Beaucoup de choses, pas vraiment, juste le minimum... En fait, dit-elle en baissant la voix, on a tout de suite vu qu'il n'était pas fait pour le service au Pot...

- Ah, ça, oui ! acquiesca MacAbiaut.

- En fait, c'est un ami de M. Guyard qui nous l'avait recommandé. Pour...

- Il s'appelait comment cet ami ?

- Oh, ça ! je ne sais plus. Et surtout, il adorait conduire. Il avait une Alfa-Roméo, vous savez ? Il était beau, dedans, le dimanche, quand il partait rejoindre ses parents... ou sa petite amie (on n'a jamais su, il était discret, dit-elle entre parenthèses). Mais j'y pense, on va peut-être la voir, à l'enterrement, non ? C'est quand d'ailleurs ?

- Et il est entré quand, à l'Ecole ?

- Oh... en 95, si je me souviens bien... »

Le téléphone sonna :

« Oh ! Bonjour Monsieur le Directeur. Oui, Oui, il est là, devant moi. ... Comment ? ... Plus rien ? Oui... Au revoir monsieur le Directeur. »

Mme Alacin raccrocha, et regarda fixement les feuilles blanches placées devant elle. Elle finit par prendre une décision :

« Bon, c'est pas tout ça, mais il faut que je travaille... »

Christophe avait compris. Encore une fois, le Directeur lui mettait des bâtons dans les roues.

Il décida alors d'aller poser quelques questions à Anne-Marie...

« Re-bonjour, Anne-Marie, dit Mac à la secrétaire particulière de M. Guyard.

- Il n'est pas là, M. MacAbiaut.

- Oui, je sais, répondit le Détective, il est en réunion avec Alex Sourisgourdin.

- Comment vous le savez ? lui demanda, estomaquée, la secrétaire.

- C'est simple, je vais vous expliquer, lui dit, d'un ton amical et confidentiel, Christophe MacAbiaut, en s'asseyant en face de la secrétaire. Alex Sourisgourdin est tellement content d'avoir des réunions avec Guyard qu'il en parle une semaine avant et une semaine après...

- Ah ! C'est étrange, c'est pareil avec M. Guyard, il est tellement content d'avoir des réunions avec Alex qu'il m'en parle tout le temps : '*Anne-Marie, qu'il crie, mon carnet noir, pour que je note les rendez-vous avec Alex Sourisgourdin...*'

- Le carnet noir, c'est celui où il note tous ses rendez-vous ? demanda Mac.

- Non, c'est seulement les rendez-vous importants, sinon il a un carnet normal. Il a horreur que je me trompe. »

On entendit alors la voix de Guyard sortir de son bureau :

« Anne-Marie, Anne-Marie, le carnet... ! Le carnet noir, Anne-Marie. Et puis appelez Bonnot, Bonnot, Anne-Marie. Et puis les plans du Nouvel Immeuble Rataud, c'est pour les montrer à Alex Sourisgourdin... »

La pauvre Anne-Marie empila alors les documents que Guyard lui demandait trente à quarante fois par jour et les amena dans le bureau du directeur :

« Vous voyez, Alex, là, c'est la K-fêt qui saute, et on la remplace par le COS-CLAS... Là, c'est le nouveau gymnase, et là, la nouvelle infirmerie. »

- Mais... mais et la K-fêt, où elle est ? demanda, intrigué, Alex au directeur.

- Euh... Anne-Marie, c'est la version définitive que vous m'avez apportée ?

- Oui, monsieur le directeur.

- Eh bien alors... Y'a plus de K-fêt... Oh, mais ce n'est pas un problème, je réglerai cela avec votre successeur, dit Guyard à Alex Sourisgourdin, qui, bientôt, serait remplacé par un nouveau président du COF. »

Pendant cet échange, Mac restait, tranquille, assis dans l'antichambre du bureau de Guyard. Il attendait le moment où Guyard et Alex se quitteraient. Là, Guyard sera à moi, pensait-il.

« Et au sujet de Recsonat, demanda, timidement, Alex.

- Oh ! Je vois ce que vous voulez dire... C'est triste... triste. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est que MacAbiaut reste en dehors de tout ça. »

Mac trouva que c'était le bon moment pour entrer, comme par hasard, dans le Bureau de Guyard.

Chapitre trois : Un court chapitre

« Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon coeur, il faut que je te quitte... »
Corneille, *Rodogune*, vers 475-476³

Anne et Julien arrivèrent en fin d'après-midi dans le petit village de Chanel, bourgade où avait vécu, dans sa jeunesse, Recsonat. Ils trouvèrent assez facilement la maison des Recsonat, mais préférèrent attendre le lendemain matin avant d'aller les interroger.

L'auberge du village était accueillante, et la vieille qui tenait lieu de vieille propriétaire faisait couleur locale. Elle leur donna, comme Julien le souhaitait, deux chambres, mitoyennes, comme Anne l'exigea. Ils n'étaient pas les seuls clients de l'auberge.

Après une nuit de repos (Julien était en plein *jet-lag*), et un petit-déjeuner revigorant, au cours duquel Anne put expliquer deux ans de ragots à Julien, ils partirent, dans l'air frais du matin, vers la petite chaumière des Recsonat. Anne n'était pas de super bonne humeur : la plupart des ragots qu'elle avait révélé à Julien n'intéressaient pas ce dernier. Mais, voyant, de loin, la silhouette courbée de Mme Recsonat mère, elle retrouva le sourire.

« Bonjour Madame... vous êtes bien Mme Recsonat.

- Oui, ma bonne dame, répondit la vieille avec l'accent du coin. Et vous, vous devez être une dame de Paris. Vous venez à cause du pauvre Stéphane... Oh, je suis au courant, c'est bien triste, ce qui lui est arrivé. On a trouvé l'assassin ?

- Non, et on est chargé de le retrouver, dit Anne à la mère Recsonat. On voudrait vous poser quelques questions.

- Eh ! Fernand, met du café su'l feu, c'est les détectives de Paris. »

La petite chaumière était bien tenue, et, autour d'un bol de café, Anne et Julien apprirent ce que fut la vie de Recsonat *junior*. Oh, ça, c'était un enfant turbulent, et agité. Elle leur montra des photos, Stéphane à deux ans, avec un caillou dans la main ; Stéphane à sa communion, avec une cicatrice sur la joue gauche, Stéphane en militaire, l'air heureux.

« Et bébé, il était comment, demanda Julien.

- On s'en fout, lui chuchota Anne avec un coup de pied.

- Ben..., dit, surprise, la mère Recsonat. On l'a pas eu bébé, on l'a eu il avait deux ans bien tassés.

³ Je remercie ici Marguerite Chabrol.

- Ah ! dirent en même temps Anne et Julien. Et avant, il était où ?
- Ben ça, on n'a jamais su, hein, la mère ?
- Oui pépé, mais on n'a jamais cherché à savoir.
- Ah, non, c'était un cadeau du ciel, c'est ce que nous a dit l'prète eud'l'époque, renchérit le père.
- Il s'appelait comment ? demanda Anne.
- Un nom compliqué, Gomatte... un truc comme ça, répondit la mère.
- Argomathe ? proposa Anne.
- Oui, c'est ça ! Il est pas resté longtemps ici, il est reparti à Paris et c'est le fils à la Fernande qui est devenu monsieur l'abbé. »

Le bébé leur avait été présenté par Argomathe⁴, qui, alors, n'était pas encore aumônier de l'Ecole normale supérieure...

Anne et Julien, dans une sorte d'illumination, comprirent : Recsonat était un fils adultérin... Mais le fils de qui ? D'Argomathe ? Non, l'hypothèse semblait là vraiment incroyable. Mais pourquoi donc, alors, avait-il intercédé en faveur de Recsonat ? Sans doute qu'il était le fils de deux personnes que connaissait relativement bien ce prêtre mondain... Mais il connaissait tant de monde, se dirent Anne et Julien.

La jeunesse de Recsonat avait été sans heurt : Ecole du village, collègue du chef lieu, Ecole Nationale des Chauffeurs, arrivée à Paris et recrutement à l'ENS. Pourquoi alors était-il mort ? Anne avait une idée, mais tout le monde s'en fout, et moi aussi.

Pendant ce temps là, à Paris, Mac était en train de réfléchir. Il venait d'avoir un coup de fil de Anne, et nous ne résistons pas au plaisir d'en faire une retranscription.

« Dring..

- Allô, dit Mac en se décrochant... la machoire ! (il était encore endormi)
- Allô, c'est Anne et Julien, dit Anne. On a du nouveau. »

Résistons donc tranquillement au plaisir de la transcription, et soulignons juste que Mac fut rapidement au courant des choses nouvelles. Il ne savait bien sur pas quoi penser de tout cela. Et même, cette affaire commençait à le faire sacrément chier. Et, pendant une semaine, il ne se passa rien. Je préparais mes oraux d'agrégation, Anne aussi. Mac cherchait une solution à un mystère qu'il ne comprenait pas du tout.

Chapitre quatre : Avec les sorbets aux fraises...

« Je rêve d'hélices perdues. »
Saint-Ex, *Vol de nuit*, p. 79.

Je ne me souviens plus quand tout commença à s'accélérer, mais je pense qu'on peut remonter jusqu'à un pot de midi, environ une semaine après l'excursion de Anne et Julien chez les parents adoptifs de Recsonat...

⁴ Voir *Au silence d'une après-midi d'été*.

Mac n'avait pas avancé son enquête. Il expliquait cela à Margot Zidi et Romain Desrousseaux, en entrant au Pot, quand Morsbihan déboula :

« Ploum ploum, je mange avec vous ! hurla-t-elle à l'oreille du détective. »

La caï woman de grammaire voulait savoir d'où venait le doigt.

« Je ne sais pas, toujours pas, répondit Mac une fois qu'ils furent installés.

- Vous n'avez même pas une piste ? demanda, avec une moue séductrice, la pulpeuphorique Cathy Morsbihan.

- Oh, j'en ai bien une ou deux, mais je ne peux pas en parler, tentait de conclure Mac. »

C'est alors qu'arriva, sur ses quatre jambes, un grand duo classique : le directeur et sa secrétaire.

« Anne-Marie, Anne-Marie, trouvez-moi MacAbiaut !

- Mais... monsieur le directeur, comment je fais ? Il y a trop de monde dans le Pot, je n'arriverais jamais à le retrouver !

- Oh ! Anne-Marie... Ah, je le vois, là ! »

Les deux inséparables se dirigèrent vers Mac, Morsbihan et Margot Zidi, pendant que Romain Desrousseaux « *s'ecclipsait* », comme il l'écrivait, préférant aller chercher du rab de glace à la vanille.

« Ah, monsieur MacAbiaut ! Je voulais vous voir, lui dit le directeur.

- Bonjour monsieur le directeur, que me vaut cet honneur ?

- J'ai décidé de vous remettre le prix de l'élève méritant, c'est 10 000 Francs. Anne-Marie, remettez lui le prix !

- Voilà, voilà monsieur le directeur, dit la secrétaire en remettant un chèque à MacAbiaut. »

Le détective était confus...

« Je vous remercie, monsieur Guyard, beaucoup...

- Tatata... Ce n'est rien ! J'allais quand même pas gaspiller dix mille boules en les donnant à Sourisgourdin par exemple. Non, vous êtes l'élève le mieux... Et... venez avec moi, il faut qu'on parle, dit le directeur en arrachant Mac de sa table en formica. »

Ils se dirigèrent, suivis d'Anne-Marie, vers la cour aux Ernests, vide, à cette heure de déjeuner.

« J'ai une affaire pour vous, MacAbiaut.

- Une affaire pour moi ? Mais je suis déjà sur...

- Tatata... c'est pas facile pour moi, alors ne compliquez pas les choses. Il faut que vous retrouviez un objet, une chose... qui m'a été volé ! Dans mon bureau.

- Comment ça ?

- Il y avait, dans le coffre, une petite boîte avec... des trucs dedans. Et on me l'a volée !

- Dans votre coffre ! Mais... c'est simple : qui connaît la combinaison ?

- Euh... Anne-Marie, c'était quoi la combinaison du coffre ?

- Ben ? 12 monsieur le directeur.

- Ah oui, et je confondais avec 21 ! Donc, en fait, il n'y a que Anne-Marie qui connaissait, dit Guyard avec un éclat de malice dans le regard. C'est VOUS Anne-Marie !

- Mais non, monsieur le directeur, j'allais pas vous voler votre Viagra ! »

Mac finit, laborieusement, par comprendre ce qui s'était passé : Guyard participait à l'expérimentation pharmaceutique sur le Viagra (« vous comprenez, MacAbiaut, j'avais envie d'aider l'industrie pharmaceutique »), et il conservait les précieuses pilules bleues dans son coffre. Il venait de découvrir, en réussissant à ouvrir son coffre un peu par hasard après une semaine de vaines tentatives⁵, que les pilules avaient disparu.

« Vous comprenez, MacAbiaut, il faut que vous les retrouviez.

- Ça va être difficile, monsieur Guyard... pas d'indices, pas de suspects, pas de mobile... »

MacAbiaut mentait : il voyait bien quel pouvait être le mobile.

Voilà que l'affaire se compliquait (car, bien sûr, Mac savait, tout comme vous, chers lecteurs, que l'affaire Recsonat et le vol des Viagra étaient liés) : Sans doute le directeur lui cachait quelque chose.

Le Détective, alors décida de ne rien faire. Il se disait que, de toute façon, il attirait les indices à lui, et que ce n'était pas la peine de les chercher. C'était sa grande théorie du moment. Il alla prendre un café, car (il se prenait pour un théoricien, ces jours ci) ça l'aidait à réfléchir. Il s'assit sur un banc, regarda un peu l'eau du bassin sortir violemment de l'organe viril qui trônait en son centre et qui effrayait les poissons rouges. Il se leva : il avait la bougeotte. Il tourna un peu dans la cour aux Ernests, rafraîchi par l'eau du bassin qui, s'évaporant, rendait supportable la température de la mi-journée. Il se dirigea vers le pavillon de sciences sociales.

Christian Baudelot lui tournait le dos. Le sociologue avait le dos penché sur un petit objet qu'il tenait dans de grosses mains aussi poilues que ses pieds, à l'aise dans des tongues vertes. Mac s'arrêta à une distance suffisante pour entendre ce qu'allait dire le sociologue tout en pouvant jouir du spectacle offert : un vieil ours découvrant le téléphone portable.

« Hmmph ! *Open* ! 06 42 Et merde !

- Bip... bip... faisait, visiblement mécontent, l'appareil communicant.

- Allô ? Ah, ça marche. *Haut parleur* ! (Christian brancha l'haut-parleur) Salut Pierre, c'est Christian !

- Ah ! Salut Christian, répondit, Pierre Bourdieu, le sociologue à la mode. Quoi de neuf ?

- Je me suis acheté un portable !

- Waou ! et c'est avec ça que tu m'appelles ! répondit, amusé, le titulaire de la chaire de sociologie au collège de France.

- Comment tu as deviné ? s'effara Baudelot.

⁵ ...vaines tentatives d'ouvrir le coffre : il avait oublié la combinaison.

- Bof, Christian, c'est simple, et on pourrait aussi évoquer toute la charge sociale du téléphone portable légitime et, par exemple, les systèmes de valeur éthiques et esthétique, synestésiques et cynesthésiques, qui sont posés, déposés et reposés, de manière quasi thomique, thaumatique, et automatique...⁶

- Oui, on *pourrait*, mais ça coûte quand même trois francs la minute, rétorqua Christian Baudelot qui avait eu Bourdieu en cours et qui avait que ça pouvait durer longtemps.

- Oh ! Scuse-moi, Christian. Qu'est-ce que je peux faire pour toi.

- Ben... y'a Roger (Establet, 1964) qui débarque ce soir de Marseille, et je pensais qu'on pourrait se faire une petite bouffe. D'ac ?

- Hmm, je regarde mon agenda électronique... Oui, *no 'blem !*

- Ah, super, tu passes nous chercher à l'ENS, je serais dans mon bureau, dit Baudelot avant de raccrocher (sans faire exprès, il avait écrasé le mauvais bouton avec une de ses paluches démesurées). »

Apparemment content de lui, Christian rentra dans son bureau, laissant Christophe MacAbiaut seul. Ce dernier retourna donc dans la cour aux Ernests, qui, se repeuplait lentement de normalien-café.

Margot et Romain Desrousseaux ne prenaient pas de café, ils étaient en train d'installer des tables et des chaises pour la séance en plein air du ciné-club, qui aurait lieu le soir même. Romain s'amusait (comme il avait coutume de le faire depuis un petit moment) en passant à jeter un peu de glace carbonique dans le bassin, ce qui avait le don de faire hurler de rire Margot.

« Ça va être génial, ce soir, avec la glace carbonique dans le bassin ! Ah, ce que ça dégage comme brouillard. Parfait. Ambiance *Dracula* garantie. »

Dans la tête de MacAbiaut, ça percutait lentement. Il se demandait pourquoi tout commençait à s'accélérer : pourquoi réunion de Bourdieu-Baudelot-Establet en même temps qu'une séance du ciné-club et qu'un vol découvert chez Guyard... Il y avait un truc qui allait se passer, il en était sûr. Il se disait que ça devait être logique, forcément, et que donc, il suffisait de rechercher toutes les combinaisons possibles : Guyard au ciné-club, Baudelot au Viagra, Bourdieu et le directeur... mais impossible de trouver une solution satisfaisante.

Dans ces cas là, Mac était pas contrariant : il arrêtait de réfléchir et jouait à l'économiseur d'écran (il se promenait dans la cour aux Ernests en répétant lentement : *réveille-toi, mon vieux*, sur fond noir-mélancolique).

Le soir, lentement, tombait sur le 45, rue d'Ulm, et la température devenait supportable, presque fraîche, parfois. La séance du ciné-club promettait d'être un succès : déguisés, plus ou moins bien, en Draculas ou en Roumains, les normaliens s'agglutinaient devant l'écran, installé dans la cour et attendaient le début du film.

Romain Desrousseaux faisait l'aller-retour entre le bureau du COF et le bassin aux Ernests et jetait quelques pelletées de glace carbonique, glace qu'il avait volé il y a deux semaines environ au labo de physique et qui attendait depuis, patiemment, dans un

⁶ D'après *La Stinction et la Distinction*, p. 250.

grand thermos. Les poissons, affolés, sursautaient. L'eau bouillonnait et un brouillard froid, humide et compact s'élevait du bassin et semblait vouloir s'élever vers les nuages menaçants qui couvraient le ciel.

Les premières images du film arrivaient brouillées sur l'écran, ayant du mal à traverser le brouillard carbonique. Mais, petit à petit, ce dernier se fit moins dense, le bassin cessa de bouillonner et l'on vit un peu plus clair. Cathy Morsbihan remarqua alors qu'un doigt semblait flotter dans ce bassin. Plissant les yeux pour mieux distinguer la chose, elle découvrit qu'en fait, ce doigt était attaché à toute une main, à un bras, et, finalement à tout un Francis Canne, qui, mort, noyé, la regardait fixement de ses yeux globuleux.

« Aaaaaaaah ! cria la caï woman avant de s'évanouir. »

Il n'est pas inutile de dire que Margot éteignit le projecteur et que d'autres remontèrent Canne de l'eau. Comme Stéphane Recsonat, il était gelé, froid, bleuâtre. Il semblait avoir été étranglé par une bobine de film (Margot déclara que c'était un bout de *L'homme qui venait du froid* qui avait tué Canne : la bobine était incrusté dans son cou).

« Oh, c'est Francis ! s'apitoyèrent les membres du club-cirque.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda l'un d'eux à MacAbiaut.

- Comment savoir ? Est-ce que vous l'avez vu, aujourd'hui ?

- Noooooon ! répondirent-ils tous en coeur. Il passait un oral d'agrèg, précisa un informaticien. »

Mais Mac pensait que la mort était plus ancienne : Canne avait du tremper dans le bassin pendant deux bonnes journées sans que personne ne le remarque (l'eau était très sale). Ça se remarquait, m'a dit le détective, au fait que les Ernests avaient commencé à le bouffer. En effet, des petites marques de bouches de poisson parsemaient le corps refroidi de l'ancien normalien.

« C'est la carbo-glace qui l'a fait remonter à la surface, déclara Christophe MacAbiaut. Mais je ne comprend pas pourquoi il est toujours gelé... comme si il générât son propre froid. »

Le directeur de l'ENS, rapidement, fit son arrivée, en pyjama. De ses appartements, il avait compris qu'il se passait quelque chose de bizarre dans son École. Il eut du mal à comprendre ce qui se passait.

Pendant ce temps, dans un petit resto du quartier, Christian Baudelot, Roger Establet et Pierre Bourdieu papotaient gaiement. Pierre était en train de leur expliquer le synopsis de son prochain livre, *La Domination masculine*.

« Et donc, la virilité, tout à la fois *vir-ilité*, identité masculine et...

- Tiens, en parlant de ça, le directeur de l'ENS s'est fait voler ses Viagra ! dit Baudelot qui avait eu vent du ragot dans l'après-midi.

- Eh... comment il les avait eu, c'est encore interdit ? demanda Roger Establet.

- Il faisait une expérimentation médicale, il s'était porté volontaire, répondit Christian Baudelot.

- Ah... le chanceux ! soupirèrent les deux autres sociologues en regardant le fond de leur verre de Saint-Émilion. »

S'en suivit un petit moment de flottement, chacun restant plongé dans ses pensées, sa jeunesse. Bourdieu fut le premier à revenir au monde :

« Il faut qu'on les retrouve ! s'exclama Bourdieu.

- Les Viagra ? Mais pourquoi ?

- Pour mon bouquin : ça illustrera parfaitement la domination masculine... répondit la chaire du Collège de France.

- Mais... protesta Baudelot, il y a déjà MacAbiaut qui bosse sur cette affaire.

- MacAbiaut... le petit... qui m'avait fait tourner en bourrique en me faisant passer pour un chasseur d'ectoplasmes ?⁷ Il va voir de quel bois je me chauffe ! »

C'est ainsi que, ayant réglé l'addition de leur repas copieux, les trois compères se glissèrent sans bruit vers le 45, rue d'Ulm... Tous les trois, depuis leurs précédentes aventures, s'étaient entraînés, avaient fait un peu de musculation et de gymnastique. C'est pourquoi, sans bruit, c'était vraiment sans bruit, et personne ne les entendit entrer dans les locaux de l'ENS.

On les retrouva, le lendemain, congelés dans les frigos du Pot.

Avec les sorbets aux fraises.

Chapitre cinq : « Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

« Hélas, ces joies printanières de l'amour, de même que les rires de notre jeune âge doivent s'enfuir et ne plus vivre que dans notre *souvenir* pour nous désespérer ou nous jeter quelque parfum consolateurs, selon les *délices* de nos méditations secrètes... »

Balzac, *La Peau de chagrin*, p.275.

Anne passait ses oraux d'agrèg. Il n'était pas question que Mac aille la déranger. C'est quand même ce qu'il fit :

« Bonjour, Anne.

- Oh, Christophe, j'ai pas le temps. Demain, je passe la grammaire, ronchonna Anne.

- Aï e... Ça va être dur... Mais il faut que je te parle, insista le Détective.

- Non, Christophe, vraiment... vraiment.

- Ça n'est pas au sujet de... de nous, Anne. D'ailleurs, il n'y a plus de « nous ». Depuis que Julien est rentré... dit tristement MacAbiaut.

⁷ Voir *Sanglant Automne*, Bibliothèque de l'ENS.

- Non, « *Mac* », tout est fini, tu le sais bien... si tant est qu'il y eût jamais... dit Anne en lui montrant, d'un geste presque involontaire, la porte.

- C'est *pour cela* que j'ai besoin de toi, Anne. Pour résoudre un problème très sérieux. Je ne comprend plus rien ! Stéphane Recsonat, d'abord, dont on ne sait toujours pas de qui il est le fils, puis les Viagra, et enfin, la congélation de Francis Canne, de Bourdieu, de Baudelot et d'Establet. Ils semblent tous souffrir du même mal. Ils sont bleus, congelés, apparemment morts, mais le médecin légiste pense qu'ils sont encore vivants... Je ne sais pas, Anne, je ne comprends pas qui peut être derrière tout cela. Qui ? Qui...

- On va prendre un thé et réfléchir un peu, Christophe, assis-toi, lui proposa gentiment Anne.

- Merci, Anne, merci, tu es une vraie mère pour moi. »

Mais le thé ne résolut pas les problèmes détectivax. Mac et Anne, juste, tentèrent de simplifier les problèmes et de lister les choses à faire. Il fallait :

« Alors, premièrement, savoir de qui Recsonat est le fils. Deuxièmement, savoir comment Recsonat et le trio de choc-citologues (et Canne) se sont congelés. Troisièmement...

- Il n'y a pas de troisièmement, Christophe, il n'y a que deux petits problèmes, souligna Anne.

- Mais si ça se reproduit ? Si, petit à petit, toute l'école se congèle...

- Toute l'École, toute l'École... pour l'instant, ce ne sont que des hommes, et pas les plus sexys ! conclut Anne en ouvrant un bouquin de grammaire qui avait l'air très compliqué, observe le narrateur. »

MacAbiaut erra alors un peu dans Jourdan (c'est dans cet internat secondaire de l'ENS qu'habitait Anne), en ramassant les indices qu'il trouvait devant lui. Margot Zidi, qui venait de terminer ses oraux d'agrég, elle, courut vers MacAbiaut.

« Christophe, Christophe, je vais rendre les livres à la Bibliothèque de Jourdan et j'arrive. On va solutionner tous les meurtres et c'est super je vais me teindre les cheveux en rouge au Yemen avec Zozo... *Indiscrétions* George Cukor... Ah au fait, tu l'as vu aujourd'hui Zozo, non ? il faut qu'on aille rendre la bobine. »

Elle revint peu après, et Christophe eut juste le temps de lui dire qu'il fallait qu'il aille voir le médecin légiste :

« Oh ! je t'accompagne, de toute façon j'ai fini, et pour les poèmes y'a pas de problème du moment que Cathouchi tombe pas dessus, mais... Et au fait, Recs⁸, c'est le fils de qui, non, parce que je pense qu'on peut retrouver qui c'est, j'ai un morphing on peut faire la tête des parents si on a l'ADN du fils, c'est un truc j'ai trouvé sur internet en cherchant *Indiscrétions* de Cukor non parce que rien à voir, de toute façon Lubitsch il y a une thèse dessus. »

C'est ainsi que, deux heures plus tard, ils étaient tous les deux dans la chambre de Margot, en train de faire lire une disquette par un PC récalcitrant.

⁸ Elle appelait Recsonat Recs.

« Alors là, normalement, il faut cliquer sur *Analysis* et puis, avec de la chance, on voit apparaître, en gros, la photo du père et de la mère... En couleur si on a de la chance. »

Et en effet, petit à petit se dessinaient deux homoncles, sur l'écran. Apparemment, Recs était le fils d'un petit gros, brun, avec des yeux globuleux, et d'une grande perche, blondasse, avec un sourire éternel, elle semblait dire « bonjour, bonjour, ouioui trébien... ».

« Ah ben, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne vont pas ensemble !, dit Margot.

- Et hop, directement dans ta bouche, cria Cathy Morsbihan à l'oreille de Margot en lui enfonçant un abricot. Comment ça a marché, à l'oral ? »

Ni Mac, ni Margot, penchés sur l'écran du portable, ne l'avaient entendu rentrer dans la chambre.

« Oh, mais comme c'est mignon tout ça ! Vous les avez eus où ? demanda-t-elle à Margot et Mac.

- Hmmph Hphmmoi Phmmhous MMMMhpharlez ? demanda, abricagacée, Margot à la caï woman de grammaire.

- Là, sur l'écran, c'est bien Guyard et Béatrice Didier ? non ? dit, ingénulle, Morsbihan.

- QUOI ? crièrent, ensemble, le Maître et Marguerite⁹.

- Oh ! vous le savez bien, ne faites pas les innocents ! sourit Cathy Morsbihan. Vous vouliez faire un canular, je le devine. Et bien vous ne savez sûrement pas tout... Il y a très longtemps, bien avant que j'intègre, mais une amie me l'a raconté, on disait que Guyard sortait avec Béatrice Didier... et ça jasait, car à l'époque, un élève, ça sortait pas avec une caï man... d'ailleurs, ça n'a pas changé, et je parle d'expérience.

- Elle était déjà caï man ?

- Oh, oui... d'ailleurs, les mauvais esprits disent qu'elle était déjà là avant la construction de l'École, en 1848...¹⁰ Mais on n'a jamais rien pu prouver, et l'affaire Guyard non plus... Vous les avez trouvées où, les photos ? »

C'est à peu près ainsi que s'acheva la discussion entre eux. Détectivement, Mac était sur le cul. Il fallait qu'il aille voir Guyard, pour tout éclaircir...

D'ailleurs, pendant ce temps, dans le bureau du directeur de l'ENS...

« Anne-Marie, dites-moi, vous pouvez m'apporter les plans du nouvel immeuble Rataud...

- Oh, ben oui que je peux, je suis bête et disciplinée... soupira la secrétaire-esclave de Guyard.

- Ah ça, oui, bête, oui... mais disciplinée, Pfff¹¹. »

⁹ Parfois, dans les occasions gigantesques, on surnommait MacAbiaut « Le Maître » et Margot « Marguerite ». Mais pas tout le temps.

¹⁰ Voir *Sanglant Automne*, Bibl de l'ENS.

¹¹ Nous ne nous serions pas permis cette blague bien peu spirituelle si le véritable directeur de l'ENS ne l'avait proférée à l'encontre d'une de ses non-moins véritables secrétaires...

Guyard n'eut pas le temps d'éviter le plan du NIR qui lui atterrit sur la gueule pendant qu'il finissait de souffler. Sa secrétaire prit son après-midi. En sortant, elle ouvrit à MacAbiaut.

« Oui, il est là, vous pouvez y aller !

- Ah, bonjour, monsieur le directeur. J'ai du neuf.

- Ah, MacAbiaut, entrez, les élèves... je dis toujours, Anne-Marie, faites entrer les élèves et apportez moi les plans du Nouvel Immeuble Rataud. Là, j'ai déjà les plans, il ne me manquait plus qu'un élève. J'attends le successeur de Sourigourdin. Entre nous, il était un peu mou, ce Sourigourdin. Je préfère la petite nouvelle, Julie Chantegril. Ça fait un peu barbecue, comme nom, mais... Ah, à propos, j'ai envie de faire un grand sondage auprès des élèves. A Foljuif, les biologistes veulent faire une station de recherche sur les graminées, et le club rugby veut faire un terrain de rugby... Vous en pensez quoi, vous ? demanda le directeur.

- Les graminées, c'est pour un travail scientifique, non ? C'est pas pour ça que l'École est là ?

- Oh... Pfff oui, je vois, ... Mais moi, ça me donne des allergies, les graminées ! grogna Guyard.

- Donc, je vous disais, j'ai du nouveau. J'ai retrouvé les parents de Recsonat.

- Ah bon ? Ce sont des petits vieux dans la campagne, non ? Il suffisait de me demander !

- Non, les *vrais* parents, monsieur le directeur, Béatrice Didier et...

- Stop ! Ça va, je vois, c'est pas la peine d'aller plus loin ! Taisez vous, et que cela ne sorte pas d'ici ! Combien vous voulez être payé pour vous taire ? demanda, hargneux et apeuré, le directeur à MacAbiaut. »

Tout en disant cela, le directeur se dirigea vers son coffre fort. Il commença à tourner la serrure pour l'ouvrir.

« Ah, zut ! Anne-Marie, c'est combien la combinaison ? Eh merde, elle est partie. MacAbiaut, je vous paierai une autre fois ! »

MAIS quand Guyard se retourna, Mac était déjà sorti.

Le détective pensait en savoir assez pour faire tourner sa mémoire et trouver, seul, la solution aux divers mystères...

Chapitre six : De la glace pour tout le monde...

« Deux cents pages de *MacAbiaut*, c'était une blague. Dix mille, c'est une *oeuvre*. »

Baptiste Coulmont, *Comment je suis devenu prix Nobel*, p.7.

Mais le lendemain matin, au petit-pot, il ne savait rien de plus. Il était ronchon.

« Tu boudes, Christophe, tu boudes. Pourtant, on a tout trouvé, lui dit, rayonnante, Margot Zidi, les cheveux en désordre et une demi-baguette dans la bouche.

- Il reste un truc qui cloche, ça ne va pas. J'arrive pas à comprendre. Je suis sûr que tous les événements ont un lien entre eux, mais ça devient trop complexe. Je suis fatigué, Margot, fatigué de tout ça. Je crois que c'est fini. Après ça, j'arrête. »

Et quand arrivèrent les talas et le club occitan, plutôt que de sortir son Colt et de tuer tout le monde, Mac préféra sortir du petit pot. C'est à peine s'il dit bonjour à Romain Desrousseaux, qui entrait prendre son petit-déjeuner.

C'était le jour de la permanence de Béatrice Didier. Il alla la trouver dans son bureau. Mac éprouvait pour cette femme un étrange sentiment. Il savait, depuis presque deux ans, que son existence était problématique, et n'avait pas compris pourquoi elle s'acharnait à rester professeur de littérature. Il ne comprendrait que bien plus tard, bien plus tard. Pour le moment, il savait que sa mélancolie s'accordait très bien avec un rendez-vous avec la vieille blonde au sourire carnassier et légèrement idiot.

« Bonjour Madame Didier, comment allez-vous ?

- Ah, mal

mal mal

je Sens que

La fin est proche, Monsieur MacAbiaut.

- Que voulez vous dire, Madame ? demanda, effrayé, MacAbiaut.

- Je ne suis plus la

Mort¹²,

Je ne suis plus la

Femme

Je suis celle qui est

Et ma place

N'est pas d'ici.

Le monde

n'est pas mon Monde.

...N'est plus...

- Je ne vous comprends pas ! Expliquez-vous ! Non, ou plutôt, dites-moi, racontez moi l'histoire de Stéphane Recsonat, toute l'histoire.

- L'Homme séduit, il Délice

Monsieur MacAbiaut

L'homme et la femme, et moi et moi

ReScSonat est mon fils, mon souvenir,

mon

Mais rien

de plus

Vous ne TsTarez rien de plus

Vous n'avez pas le droit, Monsieur MacAbiaut, de savoir

La lune

¹² Pour une théorie de Béatrice Didier en tant que *Mort*, lire *Sanglant Automne*.

Le soleil
Les arbres
les nuages
et moi, perdues. »

Ce furent les dernières paroles qu'entendit jamais MacAbiaut de la bouche de Béatrice Didier. Elle referma la porte derrière lui. Il sembla au détective qu'alors, elle cessa d'exister.

Cet étrange dialogue avait duré très longtemps : Béatrice parla lentement, très lentement et le détective se souvint de tout, de ses hésitations, de ses souffles, de ses yeux qui contenaient l'Univers, de ses doigts, et son sourire, qui jamais ne l'avait quittée. C'était l'heure du Pot.

Mais Mac ne voulut pas se rendre au Pot. Il alla jusqu'au Jardin des Plantes, et là se promena, frissonnant, sans but. Il se resaisit quand il vit, au bout d'une allée, Anne et Julien, dévorants à pleine dents un panini dégoûtant, écrasé, chaud et gluant.

« Ah, salut Christophe, lui cria Anne avec un grand sourire. C'est fini.

- Et comment ça s'est passé, la grammaire.

- Je les ai é-cra-sés ! »

Anne avait enfin terminé ses oraux d'agrégation. Elle donnait à Julien, pour l'année prochaine, des conseils pratiques. Mac les écouta un moment. Ils rentrèrent ensuite vers l'École pour prendre un café et retrouver ceux qui avaient mangé au Pot. Le ciel se couvrait, sur la Montagne Sainte-Geneviève. L'été venait de commencer, pourtant, il semblait à Mac que c'était un temps d'automne. Non pas que les arbres perdaient leurs feuilles, mais un peu d'humidité, un vent froid, des nuages...

Ils arrivèrent à Ulm par la K-fêt, une entrée en sous-sol qui donnait sur le square Lucien Herr. L'ambiance, dans la K-fêt, cette grotte glauque, était morte. Deux épaves squattaient bien les fauteuils immondes, tâchés de liquides divers et variés et de morceaux de cacahuètes. Affalés dans les restes de fauteuils, ils semblaient comme morts.

Dans la cour, même chose. Personne sinon trois quarts groupes avec l'air d'avoir un balais dans le cul. Mac, Julien et Anne commencèrent à s'inquiéter quand un pigeon tomba du ciel, pétrifié. C'est alors qu'ils s'aperçurent que tous les gens, autour d'eux, étaient congelés, bleuâtres. Morts ?

« Et les autres, ils sont où, se demanda Julien, qui craignait pour sa tétonique Klara, rentrée en même temps que lui des États-Unis, et qui devait manger au Pot.

- Il faut aller voir. »

Au Pot, le spectacle n'était pas réjouissant. Les agents de service, poussant les chariots de bouffe, étaient paralysés. Et le silence. Romain Desrousseaux, à moitié assis, à moitié debout, semblait être sur le point d'aller chercher du rab. Margot, la bouche ouverte, avec une feuille entière de salade qui se déployait lentement dans sa bouche, regardait fixement Cathy Morsbihan, figée en pleine extase, apparemment. Le club cirque tenait comme par miracle sur un seul monocycle. Personne ne semblait avoir

réchappé à cette hécatombe. Klara, pourtant d'origine allemande, n'avait pas non plus supporté la bouffe du Pot, ni sa volumineuse « aptitude », comme l'on dit si bien avec la langue de Kohl.

« Klara, Klara, *why are you like a stone* ? pleura Julien en la secouant.

- Oh, bon, c'est pas grand chose, tout ça ! dit Anne, vigoureusement. Christophe va trouver une solution à tout ça, hein, Christophe ?

- Je ne suis pas aussi sûr que toi, Anne, répondit le Détective. Je pense que l'Affaire est grave. Tout le monde est *mort*. Tu comprends ce que ça veut dire, non ? »

Mac, Anne et Julien étaient maintenant seuls dans l'École. Personne n'avait réchappé au carnage, et tous, glacés, attendaient que Mac les sauve de ce mauvais pas, c'est du moins ce que supposait le détective. Julien regardait les deux autres avec un oeil en coin. Il ne voulait pas montrer sa mauvaise humeur, mais il sentait bien qu'Anne et Christophe voulaient encore l'entraîner dans une sorte d'aventure rocambolesque. Et ça, il n'en voulait pas. Déjà, pensait-il, tout le monde est presque mort - même si on me dit que Klara est toujours vivante - et j'ai vraiment pas envie de mourir aussi. Il poursuivait ainsi sa pensée :

« Je vais prendre Klara avec les chariots de bouffe du pot, je la pousse dans la *twingo* et on rentre à Valence à fond la caisse. Je vais pas me faire avoir par les deux zigotos... »

Et, se marmonant cela, Julien, de manière à se faire oublier, reculait lentement, lentement... Et plouf ! Moralité : il faut toujours regarder derrière soit dans la cour aux Ernests.

« Ah ! C'est profond le bassin ! Si je m'étais pas retenu, j'avais pas pied ! dit Julien en colère.

- Julien, ça va ? lui demanda Anne, qui savait que le bassin n'était pas si profond.

- Non, ça va pas, je veux pas être mêlé à tout ça, je veux partir.

- Réfléchis bien, lui dit Anne. Si on ne trouve pas de solution à la congélation, tu ne pourras pas passer l'agrèg.

- C'est pas ça qui va me faire rester ! vitupéra l'angliciste mouillé. Si je reste, c'est pour Klara. C'est terrible, ce qu'ils lui ont fait ! »

Le téléphone portable du détective se mit à sonner. Le médecin légiste l'appelait : il savait ce qui avait congelé Recsonat et Francis Canne. C'est pourquoi, peu de temps après, Mac, Anne et Julien se retrouvèrent dans son cabinet...

« Alors je vous explique, leur dit le médecin légiste. Je ne comprenais pas pourquoi les congelés restaient plus ou moins vivants, ni surtout pourquoi ils restaient congelés *tous seuls*, sans congélateurs... Je peux vous dire que j'ai cherché un petit moment. Mais ce n'était pas cela qu'il fallait chercher : vous n'êtes pas sans savoir que tous les congelés sont bleuâtres. Ce n'est, en fait, pas parce qu'ils sont congelés, c'est en fait un reste de colorant de Viagra. Les congelés ont ingéré du Viagra périmé... ou mal dosé. »

Tout devenait simple, se dit MacAbiaut : le problème venait du Viagra directoral ! Avalé par les uns et les autres, il congelait automatiquement les gens.

Le médecin légiste les amena dans une salle annexe où semblaient dormir Recsonat et Francis Canne :

« J'ai réussi à les décongeler avec un antidote, mais ils étaient bien mal en point... Et Canne navigue entre la vie et la mort. »

Il leur montra alors l'antidote qu'il avait rapidement bricolé.

« Vous en mettez un peu sur leur langue, deux trois gouttes, et ça finit par les décongeler. Mais... vous savez, c'est un peu comme la potion magique et Obélix... il reste toujours un effet secondaire...

- Qu'est-ce que vous voulez dire, demanda Anne, inquiète.

- Euh... L'antidote les décongèle, mais... le Viagra finit par faire son effet.

- Merde ! On a 500 congelés à l'École ! s'exclama Julien. »

Sans être prude, Anne avait toutefois reçu une vaste et cohérente éducation catholique, et elle insista pour ne pas revenir à l'École.

« Voyons, Anne, il faut les guérir. On ne peut pas les laisser comme ça !

- Oui, appuya Julien, il faut décongeler Klara. Je ne veux pas qu'elle reste comme ça.

- Et on a besoin de toi, Anne. Il faut administrer l'antidote à 500 personnes, au moins ! »

De retour à l'École, l'orage menaçait vraiment. Dans la cour aux Ernests, un groupe de touristes japonais regardait les bustes ornant la façade, bustes rongés par les pluies parisiennes, et les comparaient avec les normaliens bleus qui semblaient poser dans la cour. Vraisemblablement, les japonais prenaient ces normaliens pour ces sortes d'automates de rue, grimés en statues et soufflant des bulles. Mais ils étaient admiratifs.

« Non, lui on le réveille pas, il est con ! dit Anne à Christophe.

- Pas elle, c'est une vraie pouffe, laisse-la congelée ! proposa Julien.

- Pourquoi ? Elle passe l'agrèg d'anglais l'année prochaine ? questionna, insidieuse, Anne.

- Ah, ça, c'est *petit*, c'est d'un *mesquin* ! rétorqua Julien, vexé, mais vraiment vexé. »

Dans le Pot, à écouter Anne, il suffisait de réveiller une poignée de normaliens. Julien et elle, toutefois, n'étaient pas toujours d'accord. Et MacAbiaut ne voulait pas trancher. L'antidote, de plus, n'agissait pas rapidement, et ils pouvaient attendre un long moment avant le retour des morts-vivants.

Ils avaient commencé par décontaminer le trio de sociologues, que l'on avait précieusement conservé dans les chambres froides du Pot. Christophe pensait qu'il y avait peut-être plus urgent, mais Anne avait décidé : Bourdieu était presque de la promo de son père et ce dernier aurait vu d'un mauvais oeil qu'Anne laissât *Sa Sérénissime Misère du Monde* congelée.

Pendant que Julien et Anne décongelaient suivant des critères très sélectifs, les trois sociologues se réveillaient lentement dans le bureau du COF, sous le regard inquiet du Détective.

« Mmmh ! dit Baudelot en étirant son bras droit... Où sommes-nous ?

- Christian ! Tu es là ? demanda, un peu inquiet, Establet.
- Oh, lou amicou ? murmura Bourdieu, le plus esquiné des trois. »
- Mac leur proposa un bon verre de cognac qui réchauffa l'estomac des trois vieux pontes. Il attendit que l'un d'entre eux lui explique ce qui s'était passé.
- « Eh... bien voilà, commença par lui dire Baudelot, une fois qu'il eut retrouvé ses esprits. On avait à peine escaladé le mur de l'École pour entrer chez Guyard...
- Oui, on voulait retrouver les Viagra, précisa Establet.
- Pour mon bouquin *De la domination masculine*, ratiocina La Chaire.
- Et donc, on était juste entré chez Guyard que paf !
- Moi, j'étais encore dehors sur la corde, protesta Establet.
- T'as toujours été d'un lent ! soupira Bourdieu.
- Et quand je dis *paaf*, c'est bien ça, j'ai reçu un coup en pleine poire, je peux te dire, c'était pas du chiqué ! dit Baudelot à Mac.
- C'était Guyard ! il nous avait vu, dit Establet.
- Mais non, c'était pas Guyard, rétorqua Le Collège de France, je vais vous dire, moi, comment ça s'est passé en vrai... »

Baudelot, Establet et Bourdieu venaient à peine d'entrer dans le Salon du Directeur que Guyard entra et fila un coup de boule à Baudelot, qui ne l'avait pas vu venir. Mais c'était un Guyard étrange qu'ils avaient face à eux. D'habitude, à cette heure-ci, le directeur était en pyjama, dans ses appartements particuliers. Là, Guyard était en grand habit, queue de pie, pochette blanche. Ses yeux, très mobiles, trahissaient son excitation. Sa voix même semblait changée, plus sussurrante, plus douce, presque un souffle chaud.

« Eh bien, qu'est-ce que vous faites là ?

- Juste un peu d'escalade, répondit, soupçonneux, Bourdieu à Guyard. Et vous ?
- Moi, je suis chez moi... tout simplement, répondit Guyard.
- Ce n'est pas l'heure de dormir ? demanda Establet.
- Ah Ah Ah ! rit le directeur. AAh aahhhahaha ! »

En ouvrant la bouche pour rire, le directeur laissa apercevoir une langue fort étrange, mince, longue, flamboyante... une flamme ! Ses yeux, à y regarder de plus près, brillaient d'une lumière étrange. C'est à ce moment là que les sociologues se rendirent compte que toute la lumière de la pièce provenait de Guyard... de son corps. Il rayonnait.

Bourdieu alors sortit de sa poche un crucifix et commença à exorciser Guyard :

- « Diabolou, Sortou dou Directour ! Par lou Christou, lou Sanctou Papa et lou Spiritou !
- Bah ! Fais-moi rire ! dit Guyard en poussant, d'un coup de pattes griffues, le tout petit crucifix bourdivin. »

Guyard en effet n'avait pas de main mais bien plutôt des griffes, des serres poilues. Il assoma les trois sociologues et, vraisemblablement, leur fit manger du Viagra congelant.

« Ce n'était pas Guyard, conclut Lou Socioulogou, c'était Le Diable !

- Mais dis pas de connerie, soupira Baudelot. Avec tout ce qu'on avait bu, c'est déjà un miracle qu'on se soit pas cassé la gueule en marchant...

- Si... si, c'était le diable, insista Roger Establet : il avait des yeux rouges, du feu dans la bouche, il était tout griffu.

- Je ne comprends pas bien, dit MacAbiaut, faussement incrédule : vous voulez dire que Guyard, c'est le Diable... ?

- En fait, je me demande si le diable n'aurait pas plutôt pris la forme de Guyard. C'est pas que je veuille dénigrer le directeur de l'ENS, mais...

- Mais quoi ? expliquez vous, monsieur Bourdieu.

- ...mais je le vois mal jouer si bien l'homme normal, s'il était le diable, conclut Pierre Bourdieu. »

Mac, ne réussissant pas à en savoir plus, laissa repartir, sous une pluie battante, les trois sociologues. Il alla voir au Pot comment Anne et Julien s'en sortaient...

Ces derniers avaient fait deux groupes, divisés en divers sous-groupes. Le premier groupe était très simple. Ne s'y trouvaient que ceux sur lesquels tous les deux étaient d'accord. Le deuxième groupe était beaucoup plus complexe. Il y avait ceux dont ils ne souhaitaient pas le retour, pour des raisons diverses et variées :

« Lui, c'est un con fini. Elle, pire que tout, son sujet de maîtrise était débile...

- Et c'est pour cela que tu veux qu'elle reste congelée ? s'inquiéta Mac.

- Non, pas seulement, mais c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, répondit Anne.

- Et celle là.. montra du doigt Julien en pouffant. »

Il y avait aussi, dans ce groupe, ceux pour lesquels Anne et Julien avaient une tendresse particulière, mais dont ils souhaitaient pour un moment se passer. Il y avait enfin tout un troupeau en attente de classement, dont ni Anne ni Julien ne savaient que faire.

« Lui, je l'ai jamais vu ! Tu crois qu'il est normalien ?

- Et elle, c'est pas la soeur de l'autre, là ?

- Ah, ben si c'est sa soeur, on la laisse comme ça ! »

Et nos deux amis avaient regroupé, en différents endroits du Pot, les deux groupes. Ils n'avaient pas encore commencé à les réveiller. Sauf Klara, qui, lentement, émergeait du coma glacé dans lequel elle était plongée.

« *Julien, bist du hier ? Wo bist du, liebe Katze ?*

- *I'm there, Sweetie, don't worry.* »

Julien voulut partir, maintenant que sa blonde Frida était revenue à la vie, mais Mac et Anne l'en empêchèrent : il faut d'abord réveiller tout le monde. En gromelant, il obtempéra et commença à verser quelques gouttes dans les bouches gelées des divers normaliens. De temps en temps, un éclair illuminait brièvement le Pot, et les ombres projetées des quasi-cadavres dessinaient des gargouilles immondes sur les murs. Le soir arrivait beaucoup plus vite que prévu, et les gros nuages qui recouvraient l'École avaient

du attirer avec eux la nuit, car on pouvait croire apercevoir des étoiles, ce qui était, réflexion faite, assez étrange...

Chapitre sept : De l'autre côté du... bassin

« Il boit, hors de l'inabordable,
Du surhumain, du sidéral,
Les *délices* du formidable,
L'âpre ivresse de l'idéal... »
Victor Hugo, *Les contemplations*, tome
1.

Le trio à poils gris, Bourdieu, Baudelot et Establet, s'éloignait donc claudiquant et peu satisfait de leur aventure.

« Un bon whisky, ça fera passer tout ça, dit Baudelot aux deux autres.

- Je pense que nous devons réagir ! Il faut pas se laisser abattre. Et puis, j'ai toujours pas d'exemples pour mon bouquin !

- Oh, regardez ! dit Establet en tendant le doigt vers le bassin aux Ernests. »

Les sociogérontes, qui se trouvaient dans le couloir, eurent juste le temps de voir plonger dans le bassin une sorte d'éclair rougeâtre.

« Hou la la, on l'a échappé belle, c'était la foudre ! dit, soulagé, Christian Baudelot.

- Mais pas du tout, c'est le Diable, protesta Bourdieu. Il faut qu'on y aille !

- Dans *l'eau* ? Mais il fait froid, il pleut, on est vieux ! gémit Roger Establet. »

Mais tatata, rien à faire : Bourdieu poussa et tira Baudelot et Establet vers le bassin.

« A trois, on saute !

- Mais... c'est pas profond, c'est ridicule.

- Un...

- Il fait froid, Pierre.

- Deux....

- Gloup-gloup, fit la flasque de Baudelot dans le gosier d'idem.

- Trois...

- Plouf, firent ensemble trois sociologues dans le bassin. »

Il passèrent à *travers de* l'eau et retombèrent, sur les fesses, *en dessous* du bassin. Ils étaient dans une sorte de grotte, sous la cour aux Ernests, grotte dont une partie du plafond était constituée *du bassin, à l'envers*. L'eau tenait toute seule, au plafond. Ce dernier n'était pas très haut, et, une fois debout, Baudelot, qui avait le plus long bras droit des trois, pouvait toucher l'eau au comportement très étrange.

« Je comprends mieux pourquoi les élèves passent leur temps à s'ernestiser¹³. C'est une sorte de sacrifice, de rite sacrificiel. La communauté des élèves *offre* aux puissances maléfiques un de ses membres...

- Mais pas du tout, nia Bourdieu, pas du tout. Ce n'est que dans la *relation* qu'entretiennent les différentes institutions du champ normalien au bassin aux Ernest que

¹³ Note à l'attention des non-normaliens qui seraient parvenus jusqu'ici dans les *Aventures*. D'abord, merci de lire tout ça, ça me fait chaud au coeur. Ensuite, je voudrais vous signaler qu'ernestiser se dit de jeter des normaliens ou autres dans le bassin aux Ernests.

l'on peut comprendre pourquoi les normaliens *se* jettent à l'eau, au sens propre et au sens figuré. Ils ne jettent pas seulement ceux dont ils ne veulent plus, mais ils ne jettent que ceux qui peuvent, en étant jetés, leur confirmer qu'ils seront, à leur tour, jetés.

- Euh... euh... Christian... Pierre... on a de la compagnie, souffla Establet.

- Re-bonjour, messieurs, leur dit le diable. »

Engoncé mais classieux dans son beau smoking noir, le diable n'avait pas l'air très content. De sa bouche fulminaient des corolles broussailleuses de flammèches diverses, sa maigre chevelure (il était umpeuchauve, comme Guyard), électrisée par la colère, se dressait, droite. Ses pattes griffues tenaient un pistolet que les trois sociologues trouvaient fortement diabolique. Un temps de silence.

« J'étais bien, sussurra le Diable, ici, sous la terre, *hors de l'inabordable*, comme dit Victor Hugo. J'étais à l'aise ! Seul ! TRANQUILLE ! J'avais du temps à moi, de l'espace, des livres ! Jamais dérangé ! J'embêtais personne ! ALORS POURQUOI ? Vous... vous tous, vous l'aurez cherché. Vous allez devoir mourir ! Ça vous a pas suffi, le Viagra ! »

Le Diable pointa alors son pistolet vers Establet, visa, et, au moment où il allait faire feu, Stéphane Guyard entra par une porte dérobée, sur le côté.

« Nan ! Urbain ! Fais pas ça ! Pfff. Ça va rien arranger.

- Stéphane, te mêles pas de ça ! C'est mon affaire ! lui répondit le Diable.

- Vouii... Mmmh... Mais nan ! Calme toi ! Je vais te laisser Foljuif, rien que pour toi, tu seras au calme. »

Les trois sociologues ne comprenaient plus rien... ou plutôt, ils croyaient comprendre. En voyant apparaître devant eux le Diable, sous la forme guyardesque, ils avaient cru à une possession. Mais ils comprenaient mieux, maintenant : d'infimes différences séparaient Guyard-Directeur de Guyard-Diable. Le Directeur était un peu plus ramassé sur lui-même, un peu plus terrien. Et en même temps, le Diable était un peu plus gros, plus enveloppé, il avait vécu le plus clair de son temps sous terre, à manger des shamallows qu'il faisait griller dans sa bouche. Le Directeur et le Diable n'avaient entre eux qu'un *air de famille*.

« Vous... ? Vous êtes frères ? leur demanda Bourdieu.

- Non... non mais oui... répondit, agacé, le Directeur.

- Ils en savent trop ! hurla le Diable. Il faut qu'ils meurent ! »

Et, d'un geste, il fit apparaître une cage autour des sociologues.

« Avec ça, je vais avoir la paix, un moment ! dit-il en s'en allant par la porte dérobée qu'avait emprunté Guyard-Directeur pour entrer.

- Oh... je suis désolé, dit Stéphane Guyard aux trois emprisonnés. Il en a toujours fait qu'à sa tête. Les plans du Nouvel Immeuble Rataud... c'est lui : il voulait une grande cave.

- Vous pouvez nous libérer ? demanda Establet.

- Mmh, j'vois ce que vous voulez dire... Oui mais non ! C'est une cage magique, soupira Guyard.

- Ça a l'air facile, il y a juste un cadenas à combinaison qui ferme la porte, dit Baudelot au directeur de l'ENS.

- Pfff. Oh la la ! souffla Stéphane Guyard. J'aime pas ça, j'aime pas ça. »

Et, pendant que le directeur cherchait la combinaison, il raconta la vie de son frère...

Le Diable était le frère cadet de Stéphane. Il avait pour nom Urbain, mais, dès sa naissance, il avait manifesté d'étranges capacités. Il soufflait du feu pour faire griller les pigeons, il retournait les crucifix, il aimait vivre sous terre. Longtemps ça avait inquiété les parents de Stéphane Guyard... mais ils étaient, finalement, morts assez jeunes, au moment où Stéphane entrait à l'ENS. Le Diable y vint avec lui, et trouva assez vite sa place parmi les catacombes du sous-sol de la montagne Sainte-Genève, sur laquelle était sise l'École.

C'est alors qu'il rencontra Béatrice Didier, qui passait souvent quelques temps dans les catacombes, pour visiter les squelettes à qui elle avait donné la mort. Entre eux, l'amour était impossible, mais il eut lieu. Union que certains qualifieraient de contre-nature, de la Mort et de Diable. Union qui donna naissance à un bébé, qu'ils appellèrent Stéphane.

Ce bébé fut enlevé par le prince tala de l'époque, celui qui deviendrait le père Argomathe. La cave tala, en effet, où se déroulaient la plupart des messes et des offices catholiques de l'École, se trouvait à toute proximité des appartements du Diable, et Argomathe avait saisi la relation entre Béatrice et Urbain. Pendant deux ans, il éleva le bébé, priant de toutes ses forces qu'il ne devienne pas l'alliance de la mort et du diable. Pour finir, il le donna à un couple de paysans. La Mort et le Diable ne se consolèrent jamais de la perte de leur unique enfant, et ne purent le retrouver avant que Recsonat ne devienne chauffeur du Directeur.

Une rencontre eut alors lieu entre Béatrice, Urbain et Stéphane Recsonat. Mais ce dernier avait du mal à admettre que ses parents génétiques fussent ces deux êtres étranges, morbides et diaboliques.

« Alors voilà, et c'est peu après ça qu'on a retrouvé Recsonat congelé chez Halenson. Oh ! Ça m'énerve, la combinaison, expliqua Guyard. C'est pas dur, pourtant, je sais qu'il fait toujours des combinaisons facile à retenir, comme moi.

- Essayez le 12, monsieur le Directeur. »

Anne-Marie !

« J'ai tout entendu, monsieur le Directeur, et je comprends maintenant pourquoi vous êtes si difficile à vivre !

- Vous aviez raison, Anne-Marie, c'est le 12 ! Donnez-moi les plans du NIR, Anne-Marie !

- Mais pour quoi faire ? demandèrent, plus qu'étonnés, les trois sociologues.

- Il faut qu'on s'échappe vite fait avant qu'Urbain revienne, sinon on est mort, dit Guyard en feuilletant les plans du NIR qu'Anne-Marie, par conscience professionnelle, ne quittait jamais.

- Par là On prends la galerie sud, le couloir B4 et on peut s'en sortir ! montra le directeur aux autres, sur le plan. »

Et ils coururent vers la liberté.

Pendant ce temps, au dehors, l'orage battait l'École. Les éclairs, de plus en plus nombreux, de plus en plus proches, poussaient la pluie à son paroxysme, et la cour aux Ernests avait l'air inondée. Cela n'inquiétait pas trop Urbain-le-diable, qui se réjouissait de ce concours de circonstances. Il avançait, élégant dans son beau smoking, vers le Pot où, savait-il, se trouvait tous les normaliens congelés au Viagra. Il voulait comprendre, comprendre pourquoi quelqu'un s'était obstiné, pendant des semaines, à jeter de la glace carbonique sur son plafond, causant d'imparables fuites, des bouillonnements terribles... qui l'avaient empêché de dormir des nuits entières. Il voulait châtier cet insolent... ou cette insolente.

Au début, il avait pensé que c'était son fils, Stéphane Recsonat, qui voulait se venger d'avoir été abandonné, même si, Urbain lui avait dit, il avait été enlevé à la naissance, et pas abandonné. Mais une fois qu'il eut congelé son fils (pas par méchanceté, mais pour avoir la paix), grâce aux Viagra qu'il avait trouvé dans le coffre de son frère le directeur, et qu'il avait légèrement modifiés ; une fois qu'il l'eut congelé, donc, rien ne changea : par moment, un sombre idiot jetait quelques poignées de glace carbonique, et tout recommençait.

Il avait cru que c'était Francis Canne, mais il s'était trompé, alors il l'avait laissé au fond du bassin. Et ce soir là, ce sont des kilos de carboglace qui furent jetés dans le bassin. Le Diable fut obligé de sortir de chez lui, de peur que son plafond d'eau s'effondre sur lui. Il s'était réfugié chez son frère, mais, tombant nez à nez avec les sociologues, il avait dû les congeler. Alors il avait décidé d'en finir une fois pour toute et de congeler tous les normaliens, en versant du Viagra dans leur repas.

Il comptait maintenant les interroger, un par un. Mais, pensait-il, c'est étrange que Baudelot et compagnie soient réveillés, je les avais congelés, pourtant... Et, entrant au Pot, il vit que MacAbiaut avait réveillé tout le monde.

« Arrrgh ! personne ne bouge ! cria-t-il. »

Et il commença à les menacer :

« Je suis le diable, et je peux tous vous tuer. Vous allez me dire QUI m'a lancé de la glace carbonique pendant des jours et des jours ! »

Il va sans dire que personne, à part peut-être MacAbiaut, ne comprenait. Tous croyaient voir le Directeur, Stéphane Guyard, et pas son frère. Nombreux, cependant, étaient ceux qui connaissaient la passion de Romain Desrousseaux pour la carboglace, et tournèrent, presque inconsciemment, la tête vers ce dernier, qui tentait de se faire tout petit. Le Diable, à qui cela ne pouvait échapper, se dirigea alors lentement vers Desrousseaux, qui pâlisait, pâlisait, pâlisait...

« C'est donc toi, petit morveux, qui a bousillé mon plafond ! » dit le Diable de sa langue en feu.

MacAbiaut regardait comment les choses allaient se passer, attentif. Il avait vu, par les fenêtres du Pot, que Bourdieu, Baudelot et Establet rampaient silencieusement vers l'entrée. Le Détective se disait que les trois sociologues avaient sûrement une idée pour les sauver de là

Et en effet...

« Voilà ce qu'on va faire, murmurait Bourdieu aux deux autres. On entre tous les trois, et on récite l'exorcisme suivant...

- La première fois, ça a pas marché du tout...

- C'était pas le bon exorcisme ! Voilà ce qu'il faut dire : Diabolou, Saligou, Va Va Oustou l'Écolou, Laissa nou, Laissa nou...

- C'est quoi comme langue, on dirait du Omo Micro ? demanda Baudelot.

- C'est du béarnais ! de l'Occitan ! répondit, vexé, Boudieu. »

On put alors voir entrer en coup de vent les trois zigotos :

« *Diabolou, Saligou, Va Va Oustou l'Écolou, Laissa nou, Laissa nou...*

- Ah ! leur répondit le Diable ! Ah ! et vous croyez que ça va me faire partir ?

- Mais tu dis quoi, le sociologue, car tu es le sociologue, dit une sorte d'hurluberlu aux cheveux filasses à Bourdieu.

- ... répondit Bourdieu (ça doit être un roumain, pour parler ainsi français).

- Tu crois que tu parles l'Occitan, Le Sociologue, mais tu ne dis même pas un mot, tu parles le Grec à un Diable, tu es fou.

- ... argumenta le sociologue (soit c'est un roumain, soit un hongrois, pensait-il)

- *TAISEZ-VOUS !* hurla le Diable, **SILENCE !**

- Oh, toi le Diable, tu n'es pas non plus un compagnon de l'Occitan, tu es vilain, dit l'hurluberlu. À toi, le sociologue, je vais montrer comment on parle la langue de Nice : *Là Diabolou, Ló Saligou, Va Va Oustou l'Écolou, Laissa nou, Laissa nou...* Il faut mettre un article devant le nom. »

Mais à peine le *roumain* eut prononcé cet exorcisme, le Diable disparut. *Pouf !*

L'École devait son salut à un Occitaniste !

Guyard, qui arriva peu après, lui remit, devant tout le monde, le prix de l'Élève Méritant :

« Ah ! Vouï... ben non... Tu vois, le prix de l'élève méritant, ça récompense quelqu'un comme toi, qui fait des choses pour l'École. Et puis, l'Occitan, c'est une langue d'avenir. C'est sûr, il faut des gens qui la parlent, et qui soient payés pour le faire, sinon plus personne ne ferait l'effort. Et c'est *bien* que ce soit des Roumains, des pensionnaires étrangers, qui montrent comment... »

Ce n'est que très récemment, alors que je me promenais dans un très joli cimetière irlandais, que je vis, se reposant sous un tilleul, quelqu'un qui ressemblait au directeur de l'ENS, mais qui avait des griffes à la place des mains... A quelques pas de lui se trouvait une vieille femme, un peu blondasse, qui souriait largement à un bébé aux longues oreilles pointues.

Je reconnus la vieille dame. C'était Béatrice Didier, que, depuis sa mort, l'École avait remplacée par Cathy Morsbihan, mais cela est une autre histoire. Je compris alors qui était l'homme griffu. Urbain Guyard.

Je les abordai :

« Bonjour monsieur Guyard. »

Il m'accueillirent fort bien. M'offrirent un verre de thé (il était cinq heures) et m'expliquèrent ce qu'ils faisaient là, sous un tilleul, dans un cimetière, en Irlande...

« En fait, quand j'ai vu que, même en tuant Desrousseaux, je n'aurai pas la paix, que j'aurai sur le cul (je m'excuse de parler ainsi) Bourdieu, les roumains et mon frère... me criant des choses débiles en niçois ou en béarnais, j'ai préféré partir. D'autant plus que Béatrice était en train de mourir, et que son âme flottait sur l'École. On a fondé un nouveau foyer, et un petit Christopher est né.

- On a... Oui.

d'ailleurs envoyé

Un faire-part

au détective, au détective, au détective... stança Béatrice.

- Je ne pense pas qu'il l'ait reçu, madame.

- Ce n'est pas

Non pas

Grave, Monsieur ...¹⁴

Vous lui direz

Si vous Si vous

Le

Voyez. Que son Souvenir

Est pour moi un Délice.

- Je n'y manquerais pas, madame. »

Dernier Chapitre

« J'expérimentai avec les *Aventures* un système scriptural que certains amis, avec une pointe d'ironie, avaient dénommé le «*quand y'en n'a plus, y'en a encore*»... »

Baptiste Coulmont, *Comment je suis...*, p.572

« Eh bien, Mac, encore une histoire qui finit bien, dit en souriant Anne à Christophe, quelques jours après la remise de prix de l'Élève Méritant.

- ...oui, cette histoire-là finit bien, mais la nôtre... la nôtre, Anne, répondit, morose, le Détective à Anne, qui faisait ses bagages.

- Eh ! Notre histoire aussi est finie. Je m'en vais. Loin. »

Ulm-Jourdan.

¹⁴ Je dois rester anonyme.

FIN

Bibliographie

- Gr.*** (Rumi) *Toujours cacique, jamais classique*, Gallimard-EHESS, Paris, 2042.
- Guyard (Stéphane) *Les combinaisons du coffre*, Post-it, Paris, 1998.
- Guyard (Stéphane) *Mon carnet et les plans du NIR*, Carnet & Plan, Paris, 1996-1998.
- Morsbihan (Cathy) *Allô Margot*, Message répondeur, Paris, 1997-1998.
- Recsonat (Stéphane) *Quinze jours dans la merde*, Brèves de Comptoir, Paris, 1998.
- Dezrouzzeaux (R*main) *Le bechrel revue et corijé*, Livre (?), Tonroto-onkong, 1999.
- Anne-Marie (La Secrétaire) *On s'attaque pas au directeur*, Engueulade avec Axel, Dans son bureau, 1998.
- Zidi (Margot) *Je préfère le rouge pour les affiches du ciné-club*, Conversations, Ernest, 1998.
- Benni (Benny) *Tu m'as vu en trésorier adjoint du COF*, BOcal, COF, 1998-1999.